

LE MYTHE DU « VIEIL HOMME »
ET DE LA
« NOUVELLE GÉNÉRATION » :
RELATION
ENTRE L'ÉMANCIPATION
ET LA
PREMIÈRE GUERRE MONDIALE
DANS LES ŒUVRES
D'I. B. SINGER (1904-1991)

Une génération s'épanouit après l'autre
Et les siècles forment une chaîne dorée
Mais ces temps calmes étaient trop bons pour nous
La roue aveugle tourna, et puis
Une agitation s'éleva et une sorte de vent mauvais
Souffla parmi jeunes et vieux dans tous les pays du monde.
Et par une nuit sombre, cette agitation atteignit notre rue.
Une guerre, une mauvaise guerre, commença entre les générations,
Comme si le message d'un jugement terrifiant était suspendu au-dessus d'eux.
Soudain, les fils et les filles parlaient et chantaient
D'une nouvelle lumière, comme un malade délirant dans son sommeil.

Moyshe-Leyb Halpern, *Dans un pays étranger* (1913)¹.

Les écrivains yiddish de la première guerre mondiale étaient peut-être les véritables « voix perdues de la première guerre »². Car l'importance de la littérature yiddish en réponse à la première guerre mondiale a longtemps été négligée, voire niée. Les critiques littéraires israéliens voulant conférer à *La grande folie* d'Avigdor Hameiri — annoncé lors de sa publication comme la version juive de *A l'ouest rien de nouveau* — le privilège

1. Cette traduction est basée sur l'ouvrage de Kathryn Hellerstein *Moyshe-Leyb Halpern. A New York, Une sélection*, The Jewish Publ. Society, Phil., 1982, p. 55. La « nouvelle lumière » dans le dernier vers se rapporte à la Haskalah juive ou mouvement d'émancipation. Le mot hébreu *Haskalah* (Haskolah en yiddish) signifie littéralement éducation.

2. Cf. Tim Cross, *The lost Voices of World War I*, Iowa, University of Iowa Press, 1989.

d'être le roman qui exprime l'expérience juive pendant la première guerre ont de ce fait pratiquement nié la présence d'œuvres en yiddish, non sionistes.

Cependant, les critiques littéraires yiddish n'ont pas répondu à cet appel, la guerre et l'armée étant traditionnellement vues comme anti-thétiques à la culture yiddish. Selon la remarque spirituelle d'un poète yiddish, si toutes les déclarations de guerre avaient été écrites en yiddish la paix éternelle régnerait! Lors de la publication des *Contrebandiers* d'Oyzer Warshawski — roman naturaliste décrivant comment la guerre corrompt la vie juive, et dans lequel il n'y a aucune mention des champs de bataille —, l'ouvrage fut immédiatement reconnu par le plus important critique littéraire yiddish comme le premier roman en yiddish traitant de la guerre et comme le roman yiddish de la première guerre mondiale³. Ceci dès 1920! jugement rapide et prématuré compte tenu de la littérature qui devait suivre — indication éloquente, néanmoins, de l'attitude qui régnait dans ces milieux à l'égard de la littérature de guerre.

Une troisième raison de l'éclipse de la littérature de la première guerre mondiale se trouve dans le fait que des formes de catastrophe plus traditionnelles ont retenu l'attention littéraire. La persécution physique renouvelée — la « guerre contre les juifs » — et, plus encore, les pogroms issus de la guerre civile russe menaçaient l'importance de l'expérience juive de la guerre dans la créativité yiddish. Enfin, la présence bien plus gigantesque de l'holocauste de la seconde guerre mondiale élimina ce qui restait de chances pour que la première guerre puisse devenir un véritable thème d'imagination.

Il n'est donc pas surprenant que les chercheurs n'aient pas jusqu'à présent considéré Isaac Bashevis Singer dans le contexte de la première guerre. Singer n'était pas seulement le plus ardent des Yiddishistes en insistant sur le fait que la culture yiddish ne possédait même pas le vocabulaire des choses militaires, mais il devint, pour les lecteurs juifs aussi bien que non juifs, le porte-parole de l'holocauste. Il est donc souhaitable d'offrir une nouvelle appréciation de l'œuvre de Singer.

I. B. Singer était en fait expert en livres sur la première guerre mondiale et savait certainement comment ne pas écrire au sujet de cette guerre. Dans un de ses articles les plus virulents, alors qu'il corrigeait les épreuves d'une revue littéraire de Varsovie, le jeune débutant de 22 ans critique le recueil de poésie sur la première guerre d'Aaron Rapaport, *A travers les murs de feu* :

« L'auteur tient à décrire la première guerre dans toute son horreur. Le livre est rempli de fusils, de baïonnettes, de sang, de feu. Comme tous ceux qui ne savent pas écrire, il s'occupe tout d'abord du "rythme". Au lieu d'observer la

3. S. Niger, cité dans *Les contrebandiers*, Oyzer Warshawski, Masterwork, Argentina, 1969, p. 320.

guerre, à laquelle A. Rapaport a participé, il surveille ses propres lignes. Il les parsème de points d'exclamation, crée des effets de pause entre les lettres et coupe ses phrases de façon diverse. Le lecteur percevra sans doute ainsi toute l'horreur de la guerre :

- « Un coup et une chute.
- « Un coup et une chute.
- « On tire... on tire...
- « Tous tomberont!
- « Tous tomberont!
- « Des coups, des coups, des coups!
- « Halte!
- « Bravo!
- « Quelle victoire!

« Oui, ils tirent et tombent mais le lecteur reste indifférent. La "musique" ne passe pas... Un bel exemple sur la façon de ne PAS écrire (*sic*). »⁴

Même dans son article sur « A la lueur des flammes », du bien meilleur écrivain de la première guerre Leyb Olitzky, Singer critique vivement la forme et la technique du roman. Le shtetl occupé pendant les années de guerre représentait pour Singer une riche source de créativité artistique; malheureusement, dans ce cas, « les dialogues longs et inutiles, la narration rappelant un article de journal et la façon inégale dont le thème est traité réduisent le sujet à des descriptions locales, de mémoire, et diminuent la valeur du roman »⁵.

Israel Joshua Singer (1893-1944), frère aîné et mentor littéraire de Bashevis, procura au jeune écrivain débutant un modèle bien plus controversé de roman de guerre dépourvu de succès. Bien que les années 1914-1921 forment « la période à laquelle les écrits d'(I. J.) Singer n'ont jamais échappé »⁶, son premier roman de 1927, *Acier et fer*, situé dans ce contexte historique, fut défavorablement reçu par tous, et plus particulièrement par les critiques de gauche.

Le héros, Benjamin Lerner, déserte l'armée tsariste pendant une permission à Varsovie. Après neuf mois au front, « pourrissant jour après jour dans la boue, la saleté, le sang, il estimait que le monde était arraché de ses amarres, que les hommes avaient énormément changé... Tout était comme d'habitude, comme si le monde n'avait pas été bouleversé depuis son départ »⁷. Après l'invasion allemande de Varsovie, Lerner quitte sa cachette pour travailler comme volontaire à la construction de ponts pour le génie de l'armée impériale allemande. Il devient agitateur socialiste. Malgré les horreurs du champ de bataille, les conditions qui règnent sur le pont sont encore plus intolérables. « Les travailleurs existent ici

4. I. B. (un des pseudonymes littéraires de Singer) dans la section des critiques de *Literarische Bleter*, Varsovie, 1926, p. 621, traduit par l'auteur sauf indication.

5. I. B. dans la section des critiques de *Literarische Bleter*, Varsovie, 1926, p. 411.

6. Anita Norich, *L'imagination des sans-abri dans les romans d'Israel Joshua Singer*, Indiana Univ. Press, Bloomington, 1991, p. 79.

7. I. J. Singer, *Acier et fer*, NY, Funk & Wagnalls, traduit par Joseph Singer, 1969, p. 12

dans une sorte de conspiration fratricide et sans Dieu. »⁸ Il y a trop de haine entre juifs et Polonais pour une unité quelconque, conclut Lerner. C'est seulement lorsque l'entrée d'un bordel dirigé par les Allemands leur est refusée que les travailleurs se révoltent. A travers ce prétendu héroïsme, Lerner s'enfuit et est à nouveau obligé de se cacher. Il est alors amené à faire des projets ambitieux pour réinstaller quelques centaines de réfugiés de guerre juifs. Mais comme ces réfugiés ont perdu l'habitude de la vie communautaire, Lerner est forcé de passer des jours entiers à apaiser leurs querelles. Finalement, le début de la révolution le précipite presque contre son gré au centre des événements; il est « porté par le flot humain »⁹ vers le Palais d'hiver.

Bashevis Singer expliquera plus tard dans l'introduction à la traduction anglaise du second roman (à succès) de son frère, *Yoshe Kalb* (1932), qu'Israel Joshua avait au début essayé de se livrer entièrement. « Il avait ainsi décrit le type de l'homme moderne qui ne peut s'identifier à aucun parti ou dogme, et doit poursuivre son propre chemin et avoir ses propres idées. »¹⁰ Les difficultés d'une telle démarche, continuait Bashevis, étaient doubles : mêler les éléments autobiographiques à la réalité et insérer le personnage du sceptique parfait dans des descriptions d'événements historiques. Il est intéressant de noter que ces deux démarches furent plus tard adoptées par Bashevis lui-même dans ses œuvres sur la guerre, avec les changements importants dont il sera traité plus loin.

Singer ne trouva cependant pas, dans la littérature de la première guerre, que des sujets d'inspiration dépourvus de succès.

La littérature yiddish des années 20 offre les œuvres exemplaires de S. Anski, Lamed Shapiro, Moyshe-Leyb Halpern, H. Leivick, Oyzer Warshawski et Yisroel Rabon¹¹. Bien que très différentes, ces réponses avaient souvent un objectif commun : en poursuivant des modes d'expression traditionnels ou en inventant de nouveaux, tous ces auteurs, sauf Rabon dont l'approche est plus européenne et individualiste, essaient de commémorer les différents aspects de la destruction de la communauté juive causée par la guerre. Ceci explique peut-être pourquoi les auteurs juifs ont souvent combiné les horreurs de la guerre avec les pogroms ukrainiens de l'après-guerre et historiquement distincts.

Outre cette littérature, il y a le phénomène intéressant des traductions en yiddish, presque instantanées, d'autres classiques de la première guerre. *A l'ouest rien de nouveau* de Remarque, d'abord paru en épisodes dans sa version originale allemande à la fin de 1928 et sous forme de livre

8. *Ibid.*, p. 80.

9. *Ibid.*, p. 265.

10. I. J. Singer, *Yoshe Kalb*, introd. by I. B. Singer, trad. Maurice Samuel, NY, Harper & Row Publ., p. vi-vii.

11. S. Anski, *La destruction de la Galicie ; la catastrophe de la Pologne, la Galicie et la Bukovine*, 1914-1917 ; L. Shapiro, *Le gouvernement juif, Challah blanche*, 1919 ; Moyshe-Leyb Halpern, *Une nuit*, 1916-1919 ; H. Leivick, *Dans le no man's land*, 1916-1921 ; Oyzer Warshawski, *Les contrebandiers*, 1920 ; et Yisroel Rabon, *La rue*, 1928.

en janvier 1929, fut même traduit deux fois en yiddish — d'abord en 1929 puis dans la version officiellement autorisée sous la plume de I. B. Singer un an après.

Il est tout à fait évident que Bashevis eut énormément d'admiration pour Remarque en tant que modèle. Dans un article de 1932 intitulé « Sur la poésie et la politique », Singer cherche à éliminer la relation (qui pourrait être explosive) entre poésie et politique. Commençant par une citation tirée d'une épigramme de *L'Éthique* de Spinoza, « la haine est parfois bénéfique », Singer loue les livres qui, comme *A l'ouest rien de nouveau*, sont inutiles au politicien. « Ce ne sont pas ces livres qui rassemblent les hommes qui sont utiles au politicien, mais ceux qui provoquent la haine entre eux. » Car, dans chaque génération, le caractère du politicien est le même; il a besoin de sang et demande des armes littéraires. « DANS SA HAINE, souligne Singer cependant, LE POÈTE N'EST PAS POÈTE. »¹²

Après cette introduction, il sera évident que ce que Singer avait souvent affirmé sur le peu de capacité qu'avaient la langue et la culture yiddish de représenter littérairement la guerre ou d'autres expériences militaires n'est pas acceptable. Bashevis aurait aimé faire croire à son public non juif que le yiddish était une langue qui possède 66 mots pour les pauvres et les mendiants mais « aucun pour les armes, les munitions, les manœuvres militaires, la tactique de guerre »¹³. Si c'était le cas, comment expliquer ce qui a été dit plus haut, ou bien le fait que les récits de guerre avaient déjà gagné dans la littérature yiddish la réputation tragi-comique d'histoires de grand-père ennuyeuses.

Il existait, en effet, une tradition juive de la littérature de recrutement qui, aux débuts de la *Haskalah*, avait salué le décret de 1827 sur la participation dans l'armée russe comme étant l'aube de l'émancipation civile. Cette tradition était tellement répandue qu'il était devenu coutumier de présenter dans la narration un vieux soldat du tsar Nicolas qui n'en finissait pas de raconter ses histoires de service militaire. Peut-être ce personnage littéraire eut-il ses débuts dans la pièce de Sh. Y. Abramovitsch, *La conscription* (1884). Un Shmulik toujours éméché se moque des jeunes recrues qui ont la belle vie : ils sont déjà pères — « hier encore, ils commençaient leur service et après-demain ils l'ont terminé »; par contre, sa mère avait attendu vingt-cinq ans avant que son enfant kidnappé revienne du *heyder* (école primaire juive). « Ce sont de vieilles histoires, grand-père, interrompt un jeune soldat, nous les connaissons déjà. »¹⁴

Dans *Acier et fer* d'Israël Joshua Singer, on voit parmi les réfugiés de guerre juifs un autre ex-soldat de Nicolas semblable et encore plus pathétique : « C'était Feivish, le vieux soldat de Nicolas... Il y a peu de temps

12. Y. Bashevis, *Tsu der frage vegn dikhtung un politik*, *Globus*, Varsovie, septembre 1932, p. 49.

13. Isaac Bashevis Singer, *Conférence Nobel*, NY, Farrar, Strauss & Giroux, 1979, p. 7.

14. Sh. Y. Abramovitsch, *Der Priviz* tiré de *Ale Shrifn fon Mendele Mocher Seforim*, vol. 1, Hebrew Publishing Co., NY, p. 28.

il était en bonne santé, ennuyant chacun de ses histoires de guerre; il était à présent grabataire et paralysé. Ignoré des autres, il vivait depuis des semaines dans ses propres excréments. »¹⁵

Isaac Bashevis Singer fut un contributeur unique à la littérature yiddish de la Première Guerre en transformant la guerre en combat pour la cause de la *Haskalah* — peut-être la lutte des générations la plus féroce de la littérature yiddish. Il est particulièrement intéressant de constater comment il change constamment d'avis au sujet de l'issue de cette lutte. Dans un article sur « La littérature yiddish en Pologne » écrit en Amérique pendant la seconde guerre, Singer proclame une victoire entière, sinon ambivalente, pour l'émancipation : « La Haskolah, en tant que mouvement de masse, survint avec la Grande Guerre et en raison de son retard et de son élan, prit la forme d'une véritable *épidémie* » (souligné par l'auteur)¹⁶. Contrairement au judaïsme russe qui avait pris le temps de s'émanciper lentement au siècle précédent, dit Singer, le judaïsme polonais avait changé brusquement. Les jeunes juifs conquis rejetèrent leurs vêtements traditionnels, *kapotes* et *shtreimels*; ils abandonnèrent leurs anciens centres d'étude et, spirituellement affamés, beaucoup d'entre se tournèrent vers les livres yiddish laïcs.

Ailleurs, par contre, Singer parle d'espoirs frustrés ou d'impasse. Les rumeurs de guerre pendant la crise de Sarajevo avaient amené Isaac et ses camarades des dix dernières années à demander une victoire allemande : « Qu'y avait-il à gagner à l'autorité russe? L'occupation allemande ferait porter la jaquette à tous les juifs et le lycée serait obligatoire. Que pouvait-il y avoir de mieux que d'aller dans des écoles laïques en uniforme avec des casquettes à sigle? »¹⁷ Cependant, ces espoirs furent vains, car « il advint que l'occupation allemande de Varsovie n'eut pas comme résultat de vêtir les juifs de façon moderne ou d'envoyer les garçons au lycée. Les juifs conservèrent leurs manteaux en gabardine et les garçons continuèrent à aller au heyder »¹⁸.

Pendant la guerre, le conflit entre la raison et l'irrationnel ou entre l'émancipation et l'orthodoxie décrit dans *Le Spinoza de la rue du Marché* (1944) subit sa défaite la plus symbolique. On y voit le D^r Fischelsohn, image datée de la *Haskolah* même s'il n'en est pas le meilleur représentant. Il est fils du rabbin du *shtetl* (petite ville juive), il a fréquenté la *yeshiva* (maison d'étude traditionnelle) avant d'être étudiant de philosophie en Suisse. Plus tard, il vit à Varsovie et passe ses soirées dans les cafés fréquentés par d'autres professeurs d'hébreu et intellectuels. Depuis l'apparition des juifs plus modernes — sionistes, socialistes et anarchistes — qu'il a tant méprisés, il est dans l'isolement le plus complet.

15. I. J. Singer, *Acier et fer*, p. 242.

16. Y. Bashevis, *Arum der Yidisher Literatur in Poyln*, *Tsukunft*, 1943, p. 468.

17. I. B. Singer, *Dans la cour de mon père* (1955), Fawcett Crest, 1988, trad. J. Singer et al., p. 216.

18. *Ibid.*, p. 228.

La guerre menaça de détruire fondamentalement l'existence du spinoziste. Ceci peut se remarquer d'abord dans la vie du célèbre personnage à la fois encyclopédique et *maskil* de Stefan Zweig, Buchmendel. Alors que pour Buchmendel la première indication d'une guerre est qu'il ne reçoit plus à Vienne le périodique anglais auquel il était abonné, de même, Fishelsohn cesse de recevoir à Varsovie la bourse qui lui provient de Berlin. En outre, ce rationaliste est écœuré et devient malade à la vue des soldats partant irrationnellement à la guerre. Incapable de se concentrer ou d'étudier sa chère *Ethique* de Spinoza, il n'attend naturellement plus que la mort.

Mais ce qui est tout à fait inattendu arrive, plutôt sous la forme d'un « miracle ». Il est soigné et retrouve la santé grâce à sa voisine, Dobbe la noire, illettrée et matérialiste. Ce couple étrange finit par se marier. Pendant leur nuit de noces, « il embrassa Dobbe et lui parla d'amour. Des citations oubliées de Klopstock, Lessing et Goethe revinrent sur ses lèvres. Les pressions et les douleurs disparurent. Il embrassa Dobbe, l'attira vers lui, se comporta à nouveau en jeune homme. Dobbe était folle de joie; elle pleurait et murmurait dans un argot de Varsovie qu'il ne comprenait pas. Puis, le D^r Fischelsohn sombra dans le sommeil que connaissent les jeunes ». Ce n'est que le lendemain matin que Fischelsohn marmonna : « Pardonne moi, Spinoza. Je suis devenu bête. »¹⁹

Les historiens décriront pour la *Haskolah* en Pologne un cours différent de celui centré sur la guerre de Singer. La plupart d'entre eux trouveront que le programme politique de l'émancipation était bien dépassé depuis les pogroms de 1881-1882, remplacés par les mouvements socialistes et sionistes. Notre propos, cependant, n'est pas la véracité historique ni la *Haskalah* en tant que programme politique, mais la façon dont Singer a réveillé et réinventé le conflit culturel et idéologique entre émancipation et tradition, en le replaçant dans le contexte de la guerre mondiale, se décrivant lui-même comme « héros » et « vilain » *maskilique* (émancipé).

La relation entre l'autobiographie de l'enfance d'Isaac Leyb Peretz et celle des souvenirs d'enfance de Singer est frappante malgré l'écart d'un demi-siècle entre les deux jeunes gens. Ces deux prodiges ont cherché des solutions non orthodoxes à des problèmes élémentaires et comparables. Peretz (1852-1915), le « père » de la littérature yiddish moderne, décrit dans *Mes mémoires de 1913-1915* les pensées qui l'avaient détourné : « ... mon jeune cœur résistait à la logique froide (de Maïmonide), et faisait circuler dans mes veines le sang chaud de la révolte jusqu'à me causer des maux de tête : "Qu'est-ce que la mort? Pourquoi mourons-nous?" »²⁰ Des réflexions semblables détournèrent

19. I. B. Singer, *Le Spinoza de la rue du Marché*, dans I. B. Singer, NY, Farrar, Strauss & Giroux, trad. M. Glicklich et C. Hemley, p. 92-93.

20. *Lire I. L. Peretz*, ed. Ruth R. Wisse, Library of Yiddish Classics, NY, Schocken Books, 1990, p. 336.

également Singer, avec en sus à son époque l'urgence de la guerre totale : « Je brûlais du désir de lire ce que les philosophes avaient à dire sur Dieu, le monde, le temps, l'espace et par-dessus tout pourquoi les hommes et les animaux souffraient tant. C'était pour moi la question la plus importante. »²¹

Il est plus significatif encore qu'alors que les auteurs de la *Haskolah* « avaient l'habitude de télescoper les conflits sur le territoire sacré de la *shul* (maison de prière) et du *besmedresh* (centre d'étude) pour envenimer la situation entre pères, fils, vieux et nouveau monde »²², Peretz hissa le laïc vers le mythe en situant son drame très personnel de l'émancipation dans ce qu'il appelait « leur *besmedresh* » — c'est-à-dire la bibliothèque. De même, Singer décrit sa première visite dans le monde nouveau de la bibliothèque et sa soif de connaissance comme la plaque tournante de son chemin vers la laïcité. Alors que le premier avait reçu une grande clé rouillée qui ouvrait une bibliothèque privée, le second se rendit à la bibliothèque publique de Varsovie sous prétexte de rendre un livre emprunté par son frère parti au front.

Bien que les auteurs de la *Haskolah*, ou ceux qui s'en souvenaient après la *Haskolah*, aient pu choisir où centrer leur conflit, le lieu d'origine idéal pour l'aspirant *maskilique* n'était jamais la grande ville mais le *shtetl*. Ce n'est que là que la minorité émancipée et l'autorité traditionnelle étaient en conflit direct ; qu'il existait une impression étouffante d'être condamné au passé ; qu'il y avait un besoin d'agir caché, en conspirateur ; et là seulement que la ville moderne pouvait être le but lointain et souhaité. Singer, dans sa critique d'*A la lueur des flammes* d'Olitzky, parle précisément du *shtetl* comme étant « la province où la passivité et le retard des masses juives étaient plus marqués et où il fut possible de vaincre si rapidement et de manière si inattendue les vieillards plongés dans leurs traditions »²³.

Heureusement, Singer parvint à combiner littéralement le meilleur de ces deux univers. Car, peu de temps après son introduction à la bibliothèque, et après, plus symboliquement, avoir été débarrassé de ses papillotes et de ses vêtements hasidiques à l'hôpital où son jeune frère avait pendant l'épidémie de 1916 attrapé le typhus, les exigences de la guerre — la pauvreté et la faim — forcèrent la famille de Singer à retourner au *shtetl* de leur grand-père où la vie était moins chère. Bien que Bilgoray soit situé dans la même région que celle où Peretz avait grandi, Singer ne manque pas de souligner son retard. C'est peut-être ici que le vrai drame arriva « et que les défenseurs de l'émancipation s'avancèrent vers moi en conspirateurs »²⁴.

21. I. B. Singer, *Amour et exil : trilogie autobiographique* (1976-1981), NY, Doubleday & Co., 1984, p. 26-27.

22. David G. Roskies, Le Maskil héros du peuple, *Prooftexts, A Journal of Jewish Literary History*, May 1990, vol. 10, n° 2, p. 222.

23. Cf. n. 5.

24. I. B. Singer, *Dans la cour de mon père*, p. 280.

Singer décrit au passage seulement la marche du progrès qui avait fini par atteindre Bilgoray vers la fin de la guerre en mentionnant la fondation de sociétés sionistes et socialistes. Bien qu'il ne participât alors qu'il se trouvait encore à Bilgoray à aucun mouvement de jeunesse sioniste, ses écrits sont clairement centrés sur l'événement littéraire qui lui semble le plus marquant : l'ouverture d'une bibliothèque yiddish²⁵.

En conséquence, quatre pages avant la fin de son autobiographie, nous voyons Singer (le célèbre végétarien !) bien établi dans la pratique maskilique typique qui consiste à dévorer de façon « omnivore » et insatiable un livre après l'autre.

Dans bien des nouvelles de Singer où démons et esprits finissent par faire succomber leurs victimes à la tentation et au péché, la première indication de la chute du personnage est souvent leur lecture et leur érudition excessives. Cette façon d'écrire culmine avec la tentative manquée de détourner du droit chemin le rabbin du seul *shtetl* où la présence divine règne encore dans *Le dernier démon*²⁶ (1959). Partout ailleurs, les adjoints traditionnels du Satan sont devenus superflus. Pourquoi ? « L'émancipation ! Dans les deux cents dernières années... Satan a inventé un nouveau plat de kasha. Les juifs sont maintenant devenus écrivains. En yiddish, en hébreu, ils ont pris notre métier. Nous nous fatiguons à parler à chaque adolescent, mais ils impriment leur *kitsch* par milliers et le distribuent aux juifs partout. Ils connaissent tous nos trucs — la moquerie, la pitié... »²⁷

Singer, qui se voyait comme le « dernier démon », avait sans doute ressenti une certaine perte de naïveté en devenant écrivain. Ce sentiment fut le plus vivement exprimé dans son invention du « phénomène Shosha »²⁸.

Shosha est décrite comme l'amie d'enfance d'Arele (en fait d'Isaac), la simple petite voisine à laquelle il raconte des histoires fantastiques. Peu avant la guerre, la famille de Shosha s'en va, de sorte que « pendant les années 1914 à 1917 je ne la vis pas et ne la rencontraï jamais dans la rue »²⁹. Sans qu'il pense consciemment à elle, Shosha ne quitte jamais ses rêves pendant ces années importantes de croissance. Elle représente donc l'innocence et l'aspect moins rationnel de la personnalité de Singer. Plus tard, en réponse à une amie actrice américaine sophistiquée, lui demandant comment il avait pu être amoureux d'une femme pareille, Singer reconnut : « Je me vois moi-même. »³⁰

25. Chone Shmeruk, Isaac Bashevis Singer 1904-1991, *The Jewish Quarterly*, Londres, n° 145, printemps 1992, p. 35.

26. *Ibid.*, p. 284.

27. *La littérature de la destruction, réponses juives à la catastrophe*, Ed. David G. Roskies, The Jewish Publication Soc., Phil., 1989, p. 579.

28. Shmeruk, Bashevis Singer. A la recherche de son autobiographie, *The Jewish Quarterly*, n° 29, 1981-1982, p. 32.

29. I. B. Singer, *Shosha*, trad. J. Singer, NY, Farrar, Strauss & Giroux, p. 14.

30. *Ibid.*, p. 81.

Vingt ans avaient passé depuis que Singer avait vu Shosha en 1914 :

« Mes yeux me faisaient-ils défaut ? Shosha n'avait ni grandi, ni vieilli. J'étais frappé par ce mystère... Il y avait dans ses yeux la même fascination enfantine dont je me souvenais quand je lui racontais des histoires. »³¹

Singer avait appris que Shosha était tombée malade pendant la guerre et avait cessé de grandir. Son retard n'était pas uniquement physique mais mental. Sa mère en expliqua la cause par la malnutrition due à la guerre; le pain avait été mélangé avec des navets ou de la sciure. La version de Shosha sur son sort pendant ces années était différente, et diamétralement opposée à celle de Singer : « J'ai grandi et je ressemble à un enfant. Je ne pouvais pas aller à l'école. Les livres étaient trop difficiles pour moi. Quand les Allemands sont venus ils ont commencé à enseigner l'allemand. Un garçon est un *Knabe* pour eux, comment pouvais-je me souvenir de tout cela ? Nous devions acheter des livres allemands et maman n'avait pas d'argent. Ils ont fini par me renvoyer chez moi. »³²

Beaucoup de ces éléments se mêlent dans le plus grand roman épique de Singer. *La famille Moskat* (1945-1948) a été appréciée par la critique qui était particulièrement intéressée par la vision qu'avait Singer de l'holocauste. Cependant, il s'agit au moins autant d'un roman de la première guerre et il mérite d'être placé parmi les œuvres les plus importantes de ce type. Singer ne favorise ou ne soutient aucun système idéologique. Cela est évident dans la scène où un *maskil* (défenseur de la *Haskolah*) est confronté à un rabbin quelques jours après le début de la guerre. Le rabbin est le grand-père du personnage principal du roman, Asa Heshel, et le *maskil* est un personnage peretzien qui a donné la clé de sa maison à Asa Heshel pour qu'il puisse y passer quelques jours à lire et à étudier. Avec l'expulsion des juifs de Tereshpol Minor décrétée par Nikolai Nikolaievich, commandant en chef des armées russes et neveu du tsar :

« Jekuthiel l'horloger... regarda le rabbin et sourit tristement. »

« Nu, rabbin », dit-il. Ce qu'il voulait dire était clair : Où est votre maître de l'univers à présent ? Où sont ses miracles ? Où est votre foi dans la Torah et la prière ?

« Nu, Jekuthiel », répondit le rabbin. Et il voulait dire : Où sont tes remèdes laïcs ? Où est ta foi dans les non juifs ? A quoi es-tu arrivé en imitant Esaü³³ ?

Asa Heshel est un remaniement substantiel de Benjamin Lerner, l'autoportrait de son frère dans *Acier et fer*. Il est tellement différent en fait qu'à sa première apparition dans le roman lorsqu'il arrive de province à Varsovie en 1912 il dément immédiatement les espoirs *maskiliques* typiques. Il est sans doute le protégé non seulement des *maskilim* de Tereshpol Minor mais aussi de ceux de Zamosc, ville natale de Peretz toute

31. *Ibid.*, p. 76-77.

32. *Ibid.*, p. 80.

33. I. B. Singer, *La famille Moskat*, trad. A. H. Gross, Fawcett Crest Books, 1975, p. 264.

proche. Il apporte avec lui une version presque parodiée de lettre d'introduction pour l'un des grands érudits juifs de Varsovie. A la lecture de cette lettre, un des défenseurs de l'émancipation revit : « Voilà de quoi continuer à vivre ! crie-t-il. Nous avons toujours la Torah, des juifs, des sages, l'émancipation ! Et moi qui était assez bête pour croire que nous étions finis. »³⁴ Asa Heshel n'est en fait qu'un faux *maskil*. Il prétend lui-même ne s'intéresser qu'à sa propre éducation sans aucun autre souci *maskilique* d'éducation nationale. Asa Heshel ne nous surprend pas lorsqu'il ne s'intéresse que peu à la guerre de 1914 entre les nations ou à son issue. Il s'engage néanmoins comme soldat, car il refuse de se mutiler pour éviter la conscription et aussi par besoin d'échapper à sa femme enceinte qu'il n'aime pas. Il devient donc une des recrues juives les plus désillusionnées de la littérature yiddish. Il ne s'attend pas à être émancipé lors de son retour de guerre comme l'espéraient les *maskilim* au début ; il ne croit même pas que les troupes antisémites lui permettront de rentrer chez lui vivant. Entièrement replié sur lui-même, Asa Heshel passe les années de guerre dans un débat intérieur avec Spinoza. Il n'est pas le Spinoza de la *rue du Marché* ; mais plutôt, lorsqu'il est à la caserne ou au milieu d'une bataille, il se demande comment Spinoza pour lequel tout devait avoir cause et effet aurait expliqué pourquoi la nature divine demandait cette guerre.

Notre propos cependant nous ramène nécessairement vers Singer et comment, en contraste avec son frère, il inséra son protagoniste sceptique parmi les descriptions d'événements historiques. Singer prend le thème typique du soldat qui rentre chez lui et le dépouille de toutes ses dimensions mythiques, le réduisant à une comédie banale³⁵. Le retour du soldat juif était traditionnellement célébré, comme dans le tableau célèbre de 1833-1834 de Moritz Opitz *Retour du volontaire juif des Guerres de Libération dans sa famille encore traditionnelle*, à travers l'autorité de la mère qui observe le sabbat. Asa Heshel retourne chez lui pour la première fois depuis la guerre un vendredi et est immédiatement réprimandé d'avoir embarrassé sa famille auprès des voisins en rentrant tard pour le sabbat. Sa mère se plaint ensuite de ce que la guerre l'ait vieillie avant l'âge. « Les soucis et les problèmes m'ont vieillie. Sais-tu ce qui s'est passé ici ? C'est un miracle que nous soyons encore en vie. »³⁶

Ce n'est que vers la fin que la femme d'Asa Heshel demande comment il a vécu pendant ces dernières années. Bien que sa réponse initiale soit : « Je suis la même camelote. Je n'ai rien à raconter »³⁷, il finit par lui

34. *Ibid.*, p. 43-44.

35. Une découverte récente des premières nouvelles écrites par Singer et inconnues jusqu'à présent fit apparaître « Le retour » publié à Varsovie dans *Notre Express* le 21 octobre 1925, p. 6. Ce conte est intéressant à comparer avec le retour d'Asa Hershel. En particulier, il y a une phrase en yiddish « c'est bien la même chose », qui apparaît dans les deux récits et qui reflète dans chacun des cas le manque d'intérêt étonnant du anti-héros pour les événements historiques auxquels il vient d'être mêlé.

36. *Ibid.*, p. 410.

37. *Ibid.*, p. 419.

parler. Il donne la liste de ses expériences, rapportées au lecteur en style indirect. Nous apprendrons donc uniquement qu'il a passé des mois dans la caserne, presque trois ans dans les tranchées et qu'il a attrapé la typhoïde et la dysenterie. Il avoue aussi avoir visité des prostituées, enseigné dans une université du Peuple, travaillé au catalogue d'une bibliothèque hébraïque pendant la révolution et avoir vu les pogroms de Petlura... « Adèle écoutait et se mordait la lèvre. C'était à nouveau la même histoire : la faim, les chambres pauvres, les rêves vides, les livres inutiles. Il n'avait toujours pas de métier, de projets, d'amour pour quiconque, de responsabilité... "Tu n'aurais pas dû rentrer". »³⁸

Le retour de la guerre est bien différent dans la description du premier ouvrage « de maturité » de Singer³⁹, la nouvelle *Le vieillard, une chronique* (1932). Le choix de ce genre daté — la chronique — peut sembler inhabituel dans la perspective dominante de Singer sur la guerre comme champ de bataille du conflit entre émancipation et tradition. Au contraire, alors que Singer passera une bonne partie de sa future carrière à se concentrer sur la jeune génération — les grands défenseurs de l'émancipation, et le lecteur idéal et typique de la littérature de la *Haskolah* —, il est naturel que lorsque le héros est un *Hasid* (juif pieux) de plus de 90 ans « aucun genre évolué ou sophistiqué ne pouvait (le) retenir puisqu'il ne faisait pas partie du monde qui avait donné lieu à la littérature laïque » selon un commentaire de David Neal Miller⁴⁰.

Le sujet de cette œuvre rappelle souvent le début célèbre des *Cabalistes* de Peretz (1894) : « Quand les choses vont mal, même la Torah — la meilleure des marchandises — ne trouve pas de preneurs. »⁴¹ L'histoire de Singer est cependant en gros l'inverse de celle de Peretz. Car si le premier ouvrage est la satire du jeune étudiant de yeshiva qui meurt de zèle pour avoir trop étudié et négligé de se nourrir, le second paraît glorifier le vieil homme qui a tenté d'atteindre des nourritures à la fois terrestres et spirituelles.

Le vieil homme qui survit à son fils mort d'une épidémie de typhus pendant la guerre et à ses deux petits-fils tués au front sans qu'on sache très bien où, est trop distrait par la faim pour se concentrer sur ses études : « Un traité de Mishna ouvert sur ses genoux, il ne se plaignait constamment que de la faim. »⁴² Il décide donc d'essayer de faire ce qu'on prétend impossible même pour un homme plus jeune — passer clandestinement la frontière pour se rendre en Galicie qui est sous occupation autrichienne — et aller à Josefow, shtetl de sa jeunesse où il espère obtenir de la nourriture plus facilement et moins cher. Après avoir rejoint sa

38. *Ibid.*, p. 419.

39. David Neal Miller, *La peur du roman : stratégies narratives dans l'œuvre d'Isaac Bashevis Singer*, State Univ. of NY, Press, Albany, 1985, p. 16.

40. *Ibid.*, p. 19.

41. *Lire Peretz*, p. 152.

42. I. B. Singer, *Le vieil homme*, dans *Gimpel l'idiot et autres histoires*, trad. Elaine Gottlieb et al., NY, Fawcett Press, 1980, p. 184.

ville natale (ayant passé par le Zamosc de Peretz et le Bilgoray de Singer), il arrive de manière significative le jour du *Yom Rippur*, jeûne le plus sacré de l'année. Entêté, il réussit à peine à terminer le jeûne et ensuite avec l'aide la communauté *Hasidique* arrive à reprendre ses études à la yeshiva, bien nourri. C'est ainsi qu'il fait honneur à la maxime concise de la *Mishna* (traité de lois postbiblique) « Pas de farine, pas de *Torah* (Pentateuque); pas de *Torah*, pas de farine ».

La fin de l'histoire est même plus radicale quand on sait que cet ouvrage est celui d'un jeune écrivain laïc. Il est bien évident que Singer n'est pas seulement un écrivain laïc, mais qu'il connaît à fond la tradition et le folklore juifs. A la fin du *Vieil homme* cependant, il ne récrit pas seulement une partie de la Bible comme il le fait dans d'autres ouvrages, et en contraste frappant avec la manière de Wilfred Owen, mais accorde à son protagoniste la seule vraie victoire de la guerre parmi tout ce qu'il a écrit à ce sujet. Car non seulement les *Hasidim* soutiennent le vieil homme, mais ils lui trouvent même une femme. Il devient donc, comme le spinoziste de la *rue du Marché*, rajeuni à la fin de la guerre. Neuf mois exactement après le jour du mariage un fils naît :

Il dansait sur la table, et pour la première fois parlait de son âge :

« Et Abraham avait plus de 100 ans, récitait-il, lorsque son fils Isaac est né. Et Sarah dit : Dieu m'a fait rire afin que tous ceux qui entendent cela rient avec moi. » Il appela le garçon Isaac⁴³.

Singer raconte qu'un homme lui rendit visite un jour à son journal et fut étonné de le trouver imberbe et tête nue : « Selon la façon dont vous gribouillez, je pensais vous trouver assis avec un *talis* et des *tefilin* (vêtements rituels) comme le gaon de Vilna, excusez la comparaison, et allant à la *mikveh* (bain rituel) avant d'écrire une phrase. »⁴⁴ Sans doute, l'auteur se moque-t-il de lui-même et de son lecteur naïf, mais Singer reste en même temps une énigme. Cela a souvent été démontré dans ses écrits sur la Grande Guerre qui sont contradictoires tout en suivant un thème bien défini. En fait, le visiteur de cette histoire est probablement l'un des nombreux *alter ego* de Singer. Et la discussion intense portant sur la guerre n'est qu'un des monologues internes de l'auteur à ce sujet.

Le visiteur se présente sous son vrai nom mais ajoute : « Vous pouvez m'appeler Job, car j'ai enduré les souffrances de Job, peut-être plus... Je suis Job à la puissance deux si cela existe. »⁴⁵ Ce personnage de Job a combattu dans l'armée tsariste, vécu la révolution, les pogroms, les purges, l'emprisonnement; et a « passé » à travers la faim, les épidémies et les destructions de la seconde guerre mondiale. Dépouillé de l'idéalisme

43. *Ibid.*, p. 198.

44. I. B. Singer, *Job* (1970), dans *Der Spiegel und Andere Dertseylungen* (*Le miroir et autres nouvelles*), Tel Aviv, Shamgar Press, 1975, p. 255.

45. *Ibid.*, p. 256.

marxiste de sa jeunesse, il est venu proposer une idée à Singer — le suicide de tous les êtres humains :

« S'il reste quelque sens à l'homme il devrait conclure que toute cette comédie n'en vaut pas la peine.

« Cher ami, le suicide ne peut jamais devenir un mouvement de masse.

« Comment en êtes-vous si sûr ? Qu'était Verdun sinon un suicide en masse ?

« Ils espéraient la victoire.

« Quelle sorte de victoire ? Avec 100 000 hommes au départ ils en sont restés à 60 000 tombes.

« ... Vous contribuez tout de même au monde. On ne se suicide pas avec des collègues.

« J'ai lu qu'aux Etats-Unis il y a des clubs de suicide.

« Pour les riches pas pour les pauvres.

« ... Que faire si je deviens riche ? Juste cela, peut-être.

« Comme Job... »⁴⁶

Dans l'histoire de *Job* (1970), Singer écrit pour la première fois au sujet de la première guerre en adoptant envers la catastrophe une forme de réponse plus traditionnelle de la littérature juive. Sans prêter attention à son modèle de la *Haskolah*, il choisit une nouvelle analogie dans l'homme biblique qui souffre. Peut-être n'est-ce pas là une digression trop tortueuse pour un auteur qui avait 40 ans auparavant accordé à la vieille génération le seul triomphe qu'on puisse trouver dans un roman de la Première Guerre.

Les promesses d'émancipation, qu'elles soient nouvelles, mises en question ou bien rompues ne sont pas une forme de réponse littéraire rare face à la première guerre. Dans ces œuvres, les thèmes de l'éducation, des livres, de la bibliothèque jouent souvent un rôle important et symbolique. En 1916, Isaac Babel, dans son sketch *La bibliothèque*, décrit la bibliothèque comme un sanctuaire de refuge, loin des champs de bataille ensanglantés, bien que ses lecteurs aient quelque peu changé dans les années plus récentes. Un des habitués — sinon même « la présence inévitable de toute bibliothèque publique de l'Empire russe » — était le juif endormi que Babel décrit comme « le martyr du livre, juif en particulier, un martyr sans fin ». La composition rapide du personnage de Babel ne décrit cependant pas le juif intellectuel original qui est engagé dans le monde de la bibliothèque — non pas malgré la guerre mais plutôt à cause de celle-ci.

Sh. J. Agnon (1888-1970) auquel on demandait ce qu'il cherchait avec tant d'ardeur à la bibliothèque du Conseil communautaire juif fit une réponse célèbre — « Des livres que je ne connais pas encore », une référence à ses activités à Berlin pendant la guerre en 1917⁴⁷. Cette guerre forma en grande partie « dans l'imagination d'Agnon la limite entre

46. *Ibid.*, p. 268-269.

47. Cité dans Gershom Scholem, *De Berlin à Jérusalem, mémoires de ma jeunesse*, trad. Harry Zohn, NY, Schocken Bks, 1988, p. 91.

l'époque "classique" de tradition et d'harmonie de l'avant-guerre et l'éthique moderne de dissonance et de déracinement qui suivit⁴⁸. Cette désintégration est évoquée métaphoriquement par Agnon quand il introduit le destin de la bibliothèque et de ses lecteurs pendant et après la guerre.

Un des thèmes de sa nouvelle *Jusqu'à présent* (1952) concerne également la vie atrophiée des intellectuels juifs russes en Allemagne pendant la guerre. Étrangers ennemis, ils ne peuvent plus continuer leurs études universitaires et passent des journées sans but à boire dans les cafés, où l'on ne sert même pas du vrai café comme nous le rappelle souvent l'auteur. Le narrateur lui-même, bien que né en Galicie autrichienne, admet tout à fait inexplicablement ne pas avoir mis un pied à la bibliothèque publique depuis le début de la guerre⁴⁹. Ironiquement, ce narrateur ressemble fortement à l'auteur mais il semble que le but de ses voyages de Berlin à Leipzig pendant la guerre soit de sauver la bibliothèque traditionnelle de M. Levi. De même, dans *L'invité pour la nuit* d'Agnon (1938-1939), le pouvoir de la clé ne consiste pas à ouvrir de vastes trésors d'érudition laïque mais à reprendre contact avec la bibliothèque de textes sacrés de la vieille maison d'étude ravagée par la guerre.

Le lauréat hébreu du prix Nobel permet à une mesure d'optimisme tсионiste d'envahir ces deux ouvrages. Il semble que ces livres qui contiennent les valeurs et les études traditionnelles ne peuvent trouver de nouveau foyer après la guerre qu'en Israël. Cependant, comme le manuscrit de *L'invité pour la nuit* longtemps utilisé au *shtetl* comme amulette des femmes en couches le prouve, cet espoir est plein d'ambivalence. Le narrateur peut envoyer son manuscrit en Israël sachant qu'il n'a pas été écrit de la main de l'auteur mais par un scribe, et a donc peu de valeur. La clé originale du *besmedresh* se retrouvera peut-être aussi en Israël mais les livres restent enfermés et intacts en Europe de l'Est. Quant à la bibliothèque de M. Levi dans *Jusqu'à présent* elle trouvera peut-être un foyer chez le narrateur en Israël, mais ces livres religieux ne seront sans doute pas beaucoup utilisés par un juif laïc qui avant la guerre écrivait un livre sur l'histoire de la mode.

Il serait cependant plus instructif pour notre propos d'effectuer une comparaison entre I. B. Singer et l'auteur juif allemand Manes Sperber. Né en 1905, et donc d'un an le cadet de Singer, Sperber a lui aussi raconté ses souvenirs d'enfance dans *Les porteurs d'eau de Dieu ; tout notre passé*. On y voit comment la guerre avait procuré à cet autre garçon du *shtetl* à Vienne (où sa famille avait trouvé refuge) un grand nombre d'occasions de s'émanciper, l'une des plus importantes consistant dans la fréquentation de la succursale de la Bibliothèque publique centrale.

Alors que Singer se caractérise comme dévorant de façon « omni-

48. Arnold J. Band, *Nostalgie et cauchemar, étude du roman de S. Y. Agnon*, Berkeley, Univ. of California Press, 1968, p. 347.

49. S. Y. Agnon, *Jusqu'à présent*, Tel Aviv, Schocken Publ. House Ltd., 1952, p. 84.

vore » et insatiable livre après livre, Sperber se décrit comme avalant en affamé tout ce que contenait la bibliothèque. C'est avec une faim et un désir égal que Sperber absorba d'autres idéologies modernes qui ne sont significatives que par leur absence dans les écrits autobiographiques ou les romans de Singer. Sperber, au contraire, décrit comment il participa énergiquement au mouvement de jeunesse sioniste naissant, qui devint de plus en plus socialiste pendant la guerre.

La différence entre le code par lequel ces deux auteurs ont exprimé leurs expériences d'émancipation est autrement importante. Singer fut le seul à reprendre la tradition juive du XIX^e siècle du conflit entre Haskalah et orthodoxie, et l'utilisa tant et plus dans sa propre perspective de la Grande Guerre. C'est la raison pour laquelle il joue un rôle aussi convaincant dans mon effort pour promouvoir l'étude de la littérature yidish de la première guerre mondiale.

Jillian DAVIDSON.

(Traduit en français par Marie Rose Adler.)